



**SAINT
-MAURICE**
Val-de-Marne

UNE FEMME DANS L'HISTOIRE

RECUEIL DU CONCOURS D'ÉCRITURE 2024



Table des matières

<i>Nonna</i> , Cécilia Assael.....	5
<i>Ode à cette femme de mon histoire</i> , Jessica Goldman et Laurence Vaissière.....	11
<i>Dans le secret de Radegonde</i> , Christine Poinet.....	16
<i>Entre-deux</i> , Camille Landuré.....	18
<i>Ne pas dépasser la dose prescrite</i> , Daniel Doron.....	20
<i>Mots de tête</i> , Daniel Doron.....	25
<i>Bisou de lune</i> , Juliette Angèle.....	28
<i>Le cerf</i> , Lisa Cautela.....	30

Une femme dans l'Histoire

Nous vous souhaitons une bonne lecture.

Hélène COUPÉ, pour l'*Association Générale des Familles de Saint-Maurice*
Anne-Marie PLASSE-HOLDEN, pour l'association *Les Amis de Georges Guyon, architecte*

Nonna

Cécilia Assael

14 Mars 1867

Chère Nonna,

J'ai retrouvé ce carnet entre une jupe en soie et un tricot de laine dans ma commode. J'ai bien envie de l'utiliser pour vous parler. Je sais que c'est insensé et que vous n'êtes pas en mesure de me répondre. Mais peut-être que ces mots vous parviendront dans l'au-delà... Depuis quelques mois, je me sens très seule et j'ai l'impression qu'Anna n'est pas la sœur que j'avais imaginée. Peut-être dis-je cela sous le coup de l'énervement, mais quand j'ai essayé de lui confier mon envie de faire du théâtre, j'ai eu l'impression de parler à maman. Je sais que vous, Nonna, vous m'auriez comprise. J'ai bien réfléchi et je ne compte pas abandonner si facilement. L'audition pour la troupe du village se tiendra dans trois jours, et je suis convaincue que la pièce que j'ai choisie saura les éblouir ! Et pour cause... *On ne badine pas avec l'amour* d'Alfred de Musset, cela vous dit quelque chose, n'est-ce pas ? Et non, je ne me suis pas débarrassée de ce vieux livre ! Comment pourrais-je ? Je n'ai que peu de souvenirs de vous, alors... je chéris ces petits détails.

Je dois y aller. Mammetta nous appelle déjà pour souper.

*Je pense à vous
Augustine*

17 Mars 1867

Carissima Nonna,

Je ne veux pas m'enflammer, mais nous y sommes. J'ai passé l'audition devant trois jurés au théâtre du village ! Je suis soulagée de l'avoir fait, mais quelque peu anxieuse que Mammetta l'apprenne. La veille, j'ai eu le courage de lui demander son accord, et elle m'a répondu : « Peux-tu me passer le pain, Marie-Augustine ? » Vous savez ce que cela signifie quand elle utilise le préfixe Marie, c'est qu'il vaut mieux ne pas poursuivre la conversation. Comme d'habitude, j'ai eu beaucoup de mal à me contenir et j'ai filé dans

ma chambre. J'ai l'impression de les décevoir chaque jour, et cela me pèse énormément. Revenons au positif, il me semble que les jurés ont montré un réel intérêt pour ma prestation ! Néanmoins, un point me préoccupe. Après l'audition, j'ai eu une conversation avec l'un des jurés, Monsieur Bartoli des éditions Bartoli. Ce qui m'a interpellée, c'est l'attention qu'il a portée à votre livre, Nonna. Il a eu l'audace de me demander de le lui vendre. Qu'avait donc ce livre de si fascinant ? J'aurais tant aimé que vous puissiez m'en dire davantage...

*Amurusamente,
Augustine*

26 Mars 1867

Nonna,

Ce n'est pas évident d'arriver à tenir un rythme d'écriture. Tant de choses se sont passées cette semaine ! D'abord, la nouvelle incroyable : j'ai été acceptée dans la troupe ! J'ai commencé les cours avec le professeur Monsieur De Valette, un continental récemment arrivé sur l'île. Nonna, si vous étiez là pour le voir, il est si différent des autres hommes du village... J'ai l'impression qu'il me comprend. Cependant, la suite est moins réjouissante. Monsieur Bartoli a réapparu dans la maison. Babbo prétend avoir établi des liens avec lui. Quelle mascarade ! Je suis certaine qu'il cherche à se rapprocher de nous dans l'espoir de racheter le livre ou, pire encore, de le voler. Et ce n'est pas tout : la prétendue raison de cette nouvelle amitié est une rencontre entre Antoine, leur fils, et moi-même. Je peine à y croire ! Si vous le voyiez, je suis sûre que vous vous amuseriez avec moi. C'est un jeune homme extrêmement silencieux, pour ne pas dire muet, qui tout en restant assis, engoncé dans ses vêtements, griffonne machinalement dans un petit carnet qu'il garde toujours avec lui. Je suis même contrainte par Mammetta et Babbo de m'asseoir à côté de lui à l'église. Existe-t-il réellement une option plus supportable que l'autre ? Écouter le père

Toussaint nous rabâcher les règles de notre condition de femmes soumises, ou supporter Antoine murmurant des versets bibliques de manière robotique. Depuis quelques jours, je m'interroge sur la manière de me débarrasser de cette famille qui, j'en suis certaine, ne m'apportera que des ennuis.

*A prestù,
Augustine*

20 Avril 1867

Ma chère Nonna,

Cela fait trop longtemps que je n'ai pas pris ma plume. En ce moment, les événements semblent se dérober sous mes doigts sans que j'arrive à les contrôler. Sous l'impulsion de ma dernière lettre, j'ai eu une idée ; il est plausible qu'elle n'ait pas été brillante. Un soir en rentrant du théâtre, je tombe nez à nez avec la famille Bartoli de nouveau à la maison. Une exaspération s'est emparée de mon corps et je me suis mise à jeter votre précieux livre dans la cheminée. Ne m'en veuillez pas, Nonna, j'avais bien réfléchi. Je me suis dit que je laisserais le livre juste assez longtemps pour qu'il perde toute valeur aux yeux de Monsieur Bartoli. Finalement, Mammetta m'a sévèrement réprimandée, mais je crois bien que cet espion ne se risquera plus à franchir notre seuil ! Malgré tous mes efforts, je crois qu'Antoine, le fils Bartoli, a créé de vrais liens avec Babbo et Mammetta. Le soir de ma représentation de théâtre, je l'ai aperçu dans le public, toujours avec son étrange carnet. Je n'ai guère saisi les raisons de son départ en plein milieu du spectacle, c'est très impoli. D'abord, j'ai pensé qu'il pleurerait, mais c'est un homme, pourquoi ferait-il cela ? Finalement, quelque chose de bien plus important s'est passé ce soir-là. Et c'est cela que j'aimerais vous confier, vous êtes la seule à qui j'ose en parler. J'ai surpris dans les coulisses Monsieur De Valette assenant une violente gifle à une femme. Comment ai-je pu être assez naïve pour croire qu'il se distinguait des autres hommes ? Comment cette malheureuse femme peut-elle endurer de telles souffrances ? Je ne remettrai plus jamais les pieds au théâtre.

Augustine

21 Avril 1867

Nonna,

Veuillez m'excuser pour la fin brutale de mes précédents écrits. La colère s'est emparée de moi comme si je revivais une seconde fois l'instant. J'avais pourtant d'autres événements à vous conter, moins dramatiques certes, mais toutefois troublants. Après cette découverte dans les coulisses du théâtre, j'ai fui en toute vitesse. Mais quelle ne fut pas ma surprise lorsque, dans le feu de l'action, Antoine Bartoli me déchira une partie du bas de ma robe. Ne vous méprenez pas, Nonna, c'était un accident. D'après ses propres paroles, il souhaitait simplement "me féliciter". Sur le moment, je dois avouer avoir douté de la sincérité de ses intentions. Après tout, il avait jusqu'alors montré une indifférence glaciale à tout. Je dois

reconnaître ma curiosité lorsque le jeune homme, honteux, m'a proposé de "recoudre" ma robe. Décidément, Antoine est un homme très atypique. J'eus l'occasion de rentrer dans sa vaste demeure, et nous eûmes une conversation. Vous n'allez pas le croire, mais il m'avoua qu'il jouait également un rôle pour satisfaire les attentes de ses parents. Sur le moment, je dois avouer que j'eus peine à le croire. Pourquoi s'embêter à être quelqu'un d'autre lorsqu'on est un homme fortuné ? J'ai finalement eu l'impression qu'il se confiait réellement à moi. Avant de rentrer, je n'ai pas pu m'empêcher de voler un petit bout de papier griffonné sur son bureau. Oui, je suis consciente que c'est impoli, mais il y en avait tant. J'avais vraiment envie de comprendre ce que cet homme pouvait bien écrire avec une telle obsession.

*Avec tout mon amour,
Augustine*

26 Avril 1867

Chère Nonna,

Il est tard. Mais j'ai passé une merveilleuse journée. Je voulais vous la conter avant d'en oublier les précieux détails. Antoine a décidé de m'emmener dans un endroit qu'il connaît bien. Lorsque j'ai vu qu'il s'agissait d'une cathédrale, vous pouvez aisément imaginer ma déception. Mais quelle ne fut pas ma surprise en entrant dans ce lieu éblouissant ! Il y régnait une atmosphère que je n'avais jamais ressentie ailleurs. Vous auriez adoré, j'en suis persuadée. Jusqu'à présent, je ne voyais guère l'intérêt de la religion, mais désormais j'y réfléchis.

*Je pense toujours à vous,
Augustine*

30 Avril 1867

Nonna,

Quelque chose cloche chez moi. Je me sens démunie. Lors du bal du village, alors qu'Antoine conversait avec ses parents, Anna, et d'autres personnes, je me suis mis en tête de lire l'un de ses écrits à haute voix, quelle sottise j'ai été. Je pensais sincèrement que

cela lui permettrait de se rendre compte de son talent, ce que cet homme écrit est absolument stupéfiant. Tout le monde a été ébloui. Antoine est parti l'air très énervé, quoi que cela ressemblât plus à de la tristesse. Madame Bartoli s'est lancée à sa recherche comme si quelque chose de grave se passait. Maintenant que je ne vois plus Antoine, que le théâtre n'est plus à ma portée, et que ma famille me perçoit comme une vieille demoiselle insensible aux attraits du mariage, les privant ainsi de toute perspective de richesse, que me reste-t-il ? Je me sentais tellement heureuse au théâtre, capable d'exprimer mes sentiments les plus intimes. Sans cela, j'étouffe...

*Avec toute mon affection,
Augustine*

2 Mai 1867

Cara Nonna,

J'ai été sidérée de croiser une dame qui vous ressemblait en tout point, assise sur un banc sur la place du village. Ce jour-là, j'ai refusé d'aller à la messe, et j'ai lu à cette dame certains versets de la Bible que j'ai annotés car je les trouve humiliants. Elle m'a répondu cette fameuse phrase que vous m'avez souvent répétée : "La religion doit élever l'âme, et non l'enfermer."

*Mi manchi Nonna,
Augustine*

21 Mai 1867

Ma grand mère adorée,

Je viens avec de bonnes nouvelles. Je suis certaine que vous êtes soulagée de l'apprendre. J'ai retrouvé Antoine et quelque chose d'inattendu s'est produit. Durant mes soirées de profonde tristesse, j'ai longuement réfléchi à mon avenir. Peut-être devrais-je accepter les conventions telles qu'elles sont, car en fin de compte, il semble que l'on ne puisse y échapper. J'ai également ressenti qu'Antoine me manquait, et je m'inquiétais de son absence prolongée. En effet, Anna m'avait confié qu'Antoine avait eu une crise

de nerfs aux conséquences non négligeables. Je ne comprenais pas vraiment le sens de cette phrase. Était-ce le manque de théâtre qui me rendait

sentimentale ? Je me surpris à ressentir une étrange sensation au creux de mon ventre en pensant à lui. L'idée que cela puisse être de l'amour me dégoûtait autant qu'elle m'apportait un certain réconfort. Hier, je me suis assise dans la cathédrale d'Antoine pour méditer. Tout à coup, je le vis arriver vers moi. Au début, j'eus très peur qu'il me réprimande. Mais le sourire qui illuminait son visage fit naître en moi une joie si intense... À cet instant, il me sembla que son bonheur importait plus que tout le reste. Il s'assit à mes côtés et me dit : "Vous avez ouvert mon monde, Augustine." Je ne sais ce qui me prit, mais je lui fis un baiser. Antoine, d'abord surpris, me repoussa, puis, à mon grand étonnement, me rendit ce baiser. Finalement, il s'écria : "Je ne veux pas me marier, Augustine ! Et vous non plus !"

*A prestù,
Augustine*

18 Décembre 1872

Bonjour Nonna,

Cela fait cinq longues années que je n'ai pas pris ma plume et beaucoup de choses ont changé. En faisant du tri, je suis tombée sur les pages de ce journal, qui m'ont arraché de nombreuses larmes. Hier soir, c'était ma dernière représentation de l'année et pourtant, il occupe encore toutes mes pensées. Je ne sais pas s'il était sage de monter la pièce qu'il m'a écrite. Chaque mot que je prononce me rappelle sa présence. Je pensais m'habituer, mais on ne se remet jamais vraiment de ce genre de choses. Parfois, l'amour prend des formes bien surprenantes. On me destinait à des histoires bien moins captivantes. Mais c'était tout sauf l'ennui.

*Nonna, J'espère que vos prenez bien soin d'Antoine.
Marie-Augustine*

Ode à cette femme de mon histoire

Jessica Goldman et Laurence Vaissière

C'est une femme qui est déportée

à Bergen Belsen et qui a gardé un carré de chocolat destiné à sa fille pour le jour où elle n'en pourrait plus. C'est cette fille qui a donné le carré de chocolat à une femme en train d'accoucher. C'est ce bébé qui a survécu dans cet enfer pendant six mois et a offert, soixante-dix ans plus tard, un carré de chocolat à la petite fille, devenue passeuse de mémoire.

Merci à Francine Christophe et à sa mère de m'avoir appris l'entraide, le courage et la résilience.

C'est une femme qui a fui

le nazisme, est devenue une icône du cinéma hollywoodien et a inventé un principe utilisé par les GPS et le Wi-Fi.

Merci à la polymathe Hedy Lamarr de m'avoir montré qu'on peut avoir plusieurs talents approfondis.

C'est une femme qui a observé,

dans un train, la manière dont mon compagnon me traitait, et m'a dit : "Qu'est-ce que vous faites avec ce con ?". J'ai réalisé que je pouvais sortir de cette relation toxique, que ma prison était dans mon imaginaire. Je suis descendue au premier arrêt et je n'ai plus jamais revu cet homme.

Merci à cette inconnue de m'avoir ouvert les yeux sur les limites que j'avais le droit de poser.

C'est une femme qui n'accepte plus

de sentir sa lumière s'étioler, quitte son mari, s'installe dans une nouvelle ville, élève seule ses enfants et change de métier pour aligner son quotidien avec ses valeurs.

Merci à mon amie Loudia de m'avoir appris que je mérite de me construire une vie harmonieuse.

C'est une femme qui a tenu bon

au tribunal de Bobigny, face à une société qui considérait une jeune fille de seize ans comme criminelle, pour avoir avorté suite à un viol.

C'est une femme qui a tenu bon

à l'Assemblée Nationale, sous les sifflets et insultes d'une foule d'hommes, qui a défendu le projet de loi pour légaliser l'avortement et ainsi sauver les 5000 femmes qui en mouraient chaque année.

Merci à Gisèle Halimi et à Simone Veil de m'avoir offert le droit de choisir d'être mère ou non.

C'est une femme qui s'est levée

dans le métro pour me laisser sa place, parce qu'elle a vu mon ventre à peine naissant et mes traits fatigués. Elle savait qu'il est difficile d'oser demander.

Merci à cette inconnue de m'avoir montré la puissance de la bienveillance.

C'est une femme qui a traversé

la frontière avec son bébé, entre l'Italie et la France pour fuir son mari abusif et une société complice.

Merci à mon arrière-grand-mère Francesca de m'avoir insufflé le courage de partir et d'exiger une vie meilleure.

C'est une femme qui m'a dit

après la naissance de mon premier enfant : " Si dans une journée tu parviens à t'occuper de ton bébé, prendre une douche et aller aux toilettes, tu es une warrior !"

Merci à mon amie Anne-Laure, grâce à qui j'ai gagné en sérénité dans cette période bouleversante.

C'est une femme qui ne m'a pas demandé

pourquoi je n'avais pas d'enfant, elle m'a demandé : "À quoi ressemble ta journée parfaite ? " et en quelques minutes nous avons appris à nous connaître bien mieux.

Merci à cette formatrice de m'avoir donné l'envie de découvrir les gens autrement.

C'est une femme qui met en lumière

la vie de Culottées pour que chacune trouve un modèle qui l'inspire, la rassure, la conforte.

Merci à Pénélope Bagieu d'avoir enrichi notre Histoire, nos représentations et nos possibles.

C'est une femme qui m'a prêté

200 € au moment du COVID, sans question et sans condition. Je l'ai remboursée quand j'ai pu et nous n'en avons jamais parlé.

Merci à mon amie Eva, grâce à qui j'ai surmonté un moment difficile de ma vie, sans me sentir coupable.

C'est une femme qui se retrouve

seule avec un bébé, en grande précarité et en dépression, et qui écrit un livre pour enfants dont le succès mondial changera sa vie et celle de toutes ses lectrices et lecteurs.

Merci à J. K. Rowling, grâce à qui je garderai espoir, même dans les moments désespérants.

C'est une femme qui accueille

tous les jeudis une famille de réfugiés sur le chemin de l'exil.

Merci à mon amie Solen de m'inspirer à partager ce que j'ai.

C'est une femme qui comprend

que l'émancipation se fait par l'instruction et l'autonomie financière.

Merci à Virginia Woolf de m'avoir autorisée à investir une chambre à moi, pour écrire, lire, rêver, m'ennuyer, respirer, créer.

C'est une femme qui organise,

pour son amie en fin de vie, un roulement de tous les copains et copines pour qu'il y ait toujours quelqu'un dans la chambre jusqu'au bout.

Merci à mon amie Aude de m'avoir appris l'altruisme.

C'est une femme qui partage

en podcast les règles tacites dans le monde du travail. Elle m'a dit que la parole

se prenait sans attendre qu'on nous la donne, qu'une augmentation se demandait sans attendre qu'on nous la propose, que notre travail se valoriserait sans laisser quelqu'un se l'approprier.

Merci à Clara Moley, maintenant j'assume mon ambition et je pilote ma carrière.

C'est une femme qui gagne

des millions en chantant à travers le monde et qui décide de redistribuer une grande partie de ses bénéfices à ses équipes et aux associations caritatives des villes où elle se produit.

Merci à Taylor Swift de réinventer le capitalisme.

C'est une femme qui s'investit

pour sa ville, qui fait du soutien scolaire, qui s'occupe de femmes victimes de violences familiales, qui s'occupe de sa maman âgée, qui a toujours un regard malicieux, un mot gentil et une oreille attentive.

Merci à Alice, dont l'empathie et l'énergie inspirent mon quotidien.

C'est une femme qui rassemble

des mères de deux pays en guerre depuis des décennies pour porter un message de paix.

Merci à Hanna Assouline d'éclairer la voie de l'espoir.

C'est une femme qui se donne

les moyens de réaliser ses ambitions, qui valorise les minuscules victoires comme les grandes, qui assume ses fragilités comme ses forces, qui bâtit avec cohérence, résilience et exige ses vies professionnelles et personnelles.

Merci à mon amie Laurence de me montrer qu'on ne lâche pas un rêve.

C'est une femme qui m'a grondée

lorsque j'ai hésité à prendre du temps pour moi.

Merci à ma fille Talia de m'apprendre tous les jours à me voir aussi comme une priorité.

C'est une femme qui m'a regardée

et m'a dit : « Tu es belle, tu sais. » Non, je ne le savais pas, et quand régulièrement j'en doute, je me souviens d'elle.

Merci à cette coiffeuse qui m'a offert une pépite d'estime de soi.

C'est une femme qui a croisé ma route

à tous les moments où j'en ai eu le plus besoin, qui m'a présenté des amis tendres et drôles, qui a soutenu plusieurs fois ma candidature pour du travail, qui oublie tous les mauvais pas que j'ai eus, qui est ma partenaire idéale dans de petites et grandes aven-

tures et qui m'a demandé d'être la marraine de sa fille.

Merci à mon amie Jessica de m'avoir donné la possibilité, par cette demande, de faire partie de sa famille choisie.

Ce sont deux femmes qui ont un coup de foudre

amicale et artistique, inventent mille idées à la minute, ont donné naissance à des œuvres communes, s'épaulent depuis vingt ans dans leurs montagnes russes émotionnelles, s'ouvrent au féminisme, réalisent que, dans leur parcours, la sororité a joué un rôle majeur et souhaitent aujourd'hui rendre hommage à toutes les femmes dans leur histoire.

Merci à elles d'avoir illuminé notre chemin vers l'autonomie, l'épanouissement, l'accomplissement.

Dans le secret de Radegonde

Christine Poinet

J'étais allée à pied depuis la place de l'Hôtel-de-Ville, presque au hasard. Puis j'avais longé la rue de la Mauvinière. Lorsque j'aperçus la lourde porte en bois, je sentis mon coeur frémir. J'entrai.

Debout, immobile, Radegonde tenait un sceptre dans sa main droite. En m'approchant d'elle, il me sembla qu'elle me regardait. Et je lus dans ses yeux qu'elle pouvait comprendre tous les malheurs du monde.

Elle était née Princesse de Thuringe en 518 et était devenue reine des Francs. Son époux, le roi Clotaire, était un être brutal. Lorsqu'il fit tuer son frère, elle s'enfuit, pour se consacrer à ce qui l'habitait depuis toujours : la vie religieuse. Elle choisit de vivre à Poitiers et fonda une abbaye, l'Abbaye de Sainte-Croix.

Ainsi, la voyait-on quotidiennement faire œuvre de charité, laver les pieds des pauvres.

Par sa prière, une femme recouvra la vue, une autre guérit, un enfant ressuscita. Radegonde fit taire les cris entêtants d'un oiseau de nuit.

On rapporte que des marins qui l'invoquèrent en pleine tempête virent une colombe apaiser la mer.

Un an avant sa mort, le Christ lui apparut et lui dit : «Tu es une perle précieuse, l'un des plus beaux diamants de ma couronne.»

Les murs de l'église, tapissés d'ex-voto, témoignent de l'infinie gratitude liée à son culte. Anne d'Autriche, elle-même, ne lui fit-elle pas une donation pour la guérison de son fils, Louis XIV ?

Un tableau sur la gauche de la nef relate un épisode marquant de sa vie : alors qu'elle s'enfuyait du Royaume, pourchassée par son mari, on vit croître miraculeusement, dans un champ, de l'avoine tout juste semée, dans laquelle elle put se cacher pour lui échapper.

Une vie de tribulations, de recueillement, de miracles. Radegonde devint la Sainte-Patronne de la ville.

En 1927, le futur évêque orthodoxe, Monseigneur Jean de Saint-Denis, vint admirer

les fresques de l'église. Dans la crypte, Radegonde lui ordonna de se glisser dans l'espace laissé libre sous son tombeau, ce qu'il fit en dépit de sa réticence. Là, il fut saisi d'une joie indescriptible, à peine supportable, tandis que Radegonde lui traçait sa vie. Tout était dit.

Je retourne parfois à Poitiers, berceau de ma famille aujourd'hui disparue, et rends visite à Radegonde.

Il me semble qu'elle est contente de me voir et c'est bien réciproque.

Je lui parle de mes joies, de mes peines, du monde d'aujourd'hui, et elle me répond du fond des yeux.

Saint-Maurice, le 28 juillet 2024

Entre-deux

Camille Landuré

Une fois encore je me réveille la trachée acide, les yeux humides. Une fois encore l'agrégat formé la veille dans mon ventre s'est fossilisé. Une fois encore, bientôt la fois de trop.

Nauséuse, je me dresse laborieusement sur mes deux pieds. Mon corps active naturellement son pilotage automatique et je me vois me diriger, chancelante, vers la fenêtre ronde de la chambre. Les yeux mi-clos, j'enclenche le dispositif d'ouverture en spirale de l'œillet. Un éclat de lumière verte traverse la pièce en même temps que ma chair et une impression d'enfance me percute. La mélancolie d'une joie simple et immédiate, parfaite car déraisonnée. Une émotion ouatée, qui mêle douceur, inconscience et sécurité.

Une sécurité maintenant révolue. Pas uniquement parce que j'ai quitté le nid familial, non. Mais bel et bien parce que l'immuable se fissure.

Dans la tiédeur de ce rayon de nébuleuse, c'est le sentiment d'une époque peuplée d'héroïnes qui me revient. De femmes plus stupéfiantes que la substance qui en dérive. Chacune depuis son monde joue alors un rôle d'exhausteur de vie dans la mienne. À la fois amies imaginaires et idoles tangibles, elles sont des compagnes de route puissantes et invisibles. Des voix aujourd'hui lointaines, étouffées par la mienne qui s'affirme, mais qui résonnent encore comme une boussole. Elles ont fait grandir en moi une intériorité précieuse. Un univers des possibles où puiser une source et forger des rêves. J'ai aimé m'y réfugier souvent, j'ai voulu m'y perdre parfois. Je m'y suis ancrée avec un espoir violent pour résister à l'imprévisibilité du ressac au-dehors.

Au départ, je n'ai repéré que des craquelures anodines sur la Plateforme Majeure. Et puis j'ai vu des morceaux, plus ou moins gros, se détacher et partir à la dérive. De quoi rendre malade. Peu à peu la panique s'est installée dans les rues de la ville. À présent, le sol entier s'ouvre sous nos pieds. Ce que je croyais naïvement acquis toute mon enfance devient une lutte à l'âge adulte. À chaque instant, l'héritage de celles et ceux d'avant moi menace de s'affaiblir. Qu'est-ce que l'Histoire retiendra de nous ?

Depuis que j'ai déménagé vers la capitale, chaque nuit ou presque, le même rêve revient. Il commence toujours de la même façon. J'observe la paume de ma main frôler délicatement les hautes herbes. Leur arôme sucré m'étourdit. Ma mère a dû les tailler à la faux ce matin. Du bout de mes doigts, je saisis une tige et avance doucement dans la prairie. Dansant dans sa robe pourpre, l'océan de brins recouvre toute la vallée. Au loin, une colline s'élève. Elle ressemble au géant de glaise d'un livre de contes. C'est le lieu de mon enfance.

Mes parents se sont installés là bien avant de penser à me concevoir. Ils ne se connaissaient même pas à l'époque. Leurs regards se sont croisés pour la première fois dans la navette qui les a amenés ici. L'une agricultrice et l'autre géographe, on leur a offert l'opportunité de migrer sur Terra Mars très tôt, pendant la troisième vague de peuplement. Sur Terra Prime, cultiver les sols et décrypter les territoires étaient alors devenus des savoirs inestimables.

Aujourd'hui, la principale préoccupation de la colonie, c'est le Rayon Néfaste. Il n'est pas arrivé chez nous par hasard. Il s'est installé petit à petit, dans le calme, sans brutalité. Des augures funestes l'ont escorté. Présidente de la République française, Gouverneure d'Europe, Chancelière du Protectorat paneuropéen, Régente de Terra Prime, autant de femmes qui ont creusé de leurs mains les cicatrices du monde actuel. Leur histoire est au programme de l'École Stellaire. Nous les avons toutes étudiées. Et pourtant leurs noms m'échappent, en même temps que ma mémoire. Car la seule mienne ne compte pas, c'est la nôtre, la mémoire collective qui comptera.

Pour beaucoup d'entre nous, la haine n'est plus une dystopie contre laquelle lutter mais une amie réconfortante dans laquelle se lover. Une xénophobie latente se propage entre les habitants de longue date et les Primoterriens qui s'installent aujourd'hui. Cette gangrène écœurante gagne du terrain à une vitesse fulgurante. De nos jours, en arpentant les ruelles de la Plateforme Majeure, on peut même entendre des citoyens se revendiquer Marsoterriens « d'origine ». Un oxymore aussi stupide qu'abject. Cette expression me répugne, comme si tout le monde avait déjà oublié d'où l'on venait. Comme si, en s'envolant définitivement du connu vers l'inconnu, les colons de première génération n'aspiraient pas eux aussi à une vie meilleure.

Noyée clans cette tempête idéologique, je me sens à la fois en dedans et au dehors. Ni tout à fait Martienne, ni tout à fait Terrienne. Un pied dans l'enfance et l'autre dans l'âge adulte. Le corps au travail et la tête dans les livres. Optimiste et fataliste. Aussi blasée des querelles quotidiennes qu'hypersensible à leurs conséquences fratricides. Depuis les profondeurs de mon rêve récurrent, je saute de la colline orangée de Mars pour plonger dans l'océan bleu de la Terre. Mais au dernier moment, quelque chose me retient.

Avant ce grand saut dans le passé, un voyage vers l'avenir m'attend. Comme tant d'autres inconnues avant moi, j'ai aujourd'hui pour mission de nous protéger de nos propres exactions. Dès demain, je quitte la Plateforme Majeure, capitale de Terra Mars, pour embarquer sur un navire spatial de 289 âmes. À nous toutes, nous sommes l'espoir. Anecdotiques mais lumineuses, nourries de la somme de nos expériences, suffirons-nous à entraver la marche impassible de l'Histoire ? Car c'est ici et maintenant que tout se joue, dans l'entre-deux. Entre-deux mondes, entre-deux terres, entre-deux âges, entre-deux guerres ?

Ne pas dépasser la dose prescrite

Daniel Doron

Les collapsologues se réjouissaient. Leurs prédictions, enfin, se réalisaient.

Depuis quelque temps, déjà, les « choses » semblaient ne pas tourner rond. La Terre, elle-même, était soumise, sporadiquement, à quelques légers soubresauts. Ce qui provoquait tornades dévastatrices, orages violents, éruptions volcaniques répétées, séismes destructeurs, submersions ravageuses.

Les éruptions solaires, de plus en plus fréquentes, appauvrissaient l'astre du jour, en hélium et hydrogène.

Le réchauffement climatique avait provoqué la quasi-disparition des végétaux, des zones boisées et de la faune qui s'y réfugiait.

Le point de non-retour, redouté des scientifiques était atteint. L'élévation de la température, ayant surchauffé la planète, celle-ci menaçait de se transformer en 'boule de feu' dont l'implosion provoquerait sa disparition.

La surexploitation des richesses naturelles, l'usage excessif des herbicides, fongicides et autres insecticides, pour produire toujours plus, étaient, sans doute aucun, responsables de cette situation.

L'utilisation de l'énergie fossile, dénoncée par nombre de savants et d'écologistes, avait perduré allégrement jusqu'à ces temps avancés.

À force de maltraitance, la Terre nous donnait une leçon, prenait sa revanche. Elle nous signifiait :

« Vous avez dépassé la dose prescrite »

Comment l'Homme, prétendument intelligent, avait-il laissé se dégrader une situation pourtant idyllique au départ. Tout était là pour le satisfaire dès le début de son apparition sur Terre : les oiseaux, les fleurs, les arbres, l'air pur, l'eau, la terre nourricière.....

A-t-il été la victime impuissante de la loi d'entropie, qui veut que tout système susceptible de se dégrader se dégrade i-né-vi-ta-ble-ment.

La rubrique « météo » avait disparu des écrans télé, tant il était devenu impossible de prévoir le temps, du lendemain même.

L'air, ayant atteint un niveau de pollution inconcevable, était devenu irrespirable.

Les « survivants », comme ils se nommaient, étaient équipés d'une combinaison étanche aux rayonnements radioactifs, et d'un masque relié à une bouteille contenant un mélange d'oxygène et azote.

De nombreuses usines spécialisées produisaient ce mélange nécessaire à la survie.

Les réserves des banques de semences furent mises à disposition des « cultivateurs ».

La production alimentaire se faisait dans d'immenses serres pressurisées.

La désalinisation occupait de nombreuses usines installées en bordure de mer, au grand désespoir des pays enclavés, contraints de se procurer à prix d'or cette eau nécessaire à leur survie.

Dans nombre de pays, les gouvernements, dépassés par la situation, avaient baissé les bras. Certains privilégiés vivaient dans des quartiers surprotégés, entourés de hauts murs, équipés de force caméras.

Toutes les dispositions liées aux loisirs et à la culture avaient été prises. L'alimentation était livrée par des drones dédiés. Toute forme d'énergie avait fait l'objet de réserves importantes qui devaient leur assurer cent ans de survie, pensaient-ils. Ce qui était peu, toutes choses considérées.

Dans l'autre partie de la population, des groupes armés, incontrôlables, semaient la terreur. Leur nombre était en constante diminution, décimés par leurs confrontations fréquentes. Ils vivaient, pour la plupart, dans des repaires troglodytes. Ils manquaient de l'essentiel, ce qui contribuait encore un peu plus à leur déclin.

Les robots humanoïdes avaient atteint un tel degré d'intelligence 'naturelle', qu'ils furent capables de résoudre tous les problèmes jusqu'alors irrésolus par l'humain. Ils avaient pris à défaut les théorèmes quantiques d'Albert Einstein et mis en échec les théories du cosmologiste Stephen Hawking.

Ils avaient décidé de stopper leur croissance à 26 ans. Le seul nombre compris entre un carré ($5 \times 5 = 25$) et un cube ($3 \times 3 \times 3 = 27$).

Ils avaient une apparence humaine, leurs vêtements tous semblables s'apparentaient pour les femmes à Maria, héroïne du film Métropolis de Fitz Lang, et pour les hommes C3PO de Star Wars, inspiré de Maria.

Les bébés droïdes, quasi-humains, se développaient normalement. Ils présentaient cependant une différence essentielle par rapport aux 'petits d'hommes', leur intelligence 'artificielle' était acquise dès leur naissance (leur fabrication).

Ces droïdes étaient répartis selon diverses catégories :

Les astro-droïdes étaient entrés en contact avec plusieurs planètes « habitées ». Certaines étaient encore à l'âge de pierre, d'autres faisaient montre d'une civilisation beaucoup plus avancée, ce qui permettait à nos robots de faire des progrès considérables dans les domaines de la Science et de la Médecine.

À force d'échanges, ils avaient réussi à créer un dialogue commun avec ces « extraterrestres ». Des images même avaient été échangées où apparaissaient des « êtres » qu'on était loin d'imaginer. Certains avaient l'apparence d'un mélange gazeux tournoyant autour d'un axe filamenteux. D'autres ressemblaient à des sphères liquides traversées de flashes incessants, probablement dus à ce que nous appelons les neurones.

Ils pouvaient expliquer la notion d'infini de l'espace et du temps, notion à laquelle les Hommes restaient toujours hermétiques, tant il leur manquait non seulement un vocabulaire adéquat mais aussi les supers neurones dont étaient dotés ces robots.

Les techno-droïdes ne supportaient pas qu'une panne se présente, quelle qu'en soit l'origine. Un service express 24/7 intervenait aussi bien sur électroménager, escalator, ascenseur, voiture, mais aussi transports en commun.

Les médico-droïdes étaient parvenus à neutraliser tous les gènes d'agressivité chez l'humain (j'allais dire chez l'homme). Ils avaient exploité la faculté que possèdent les « blobs », ni animaux, ni plantes, de se reproduire indéfiniment, et capables « d'apprendre ».

De sorte qu'ils pouvaient « reconstruire » à volonté n'importe quelle partie du corps humain, victime de brûlure ou d'accident. Par le même procédé, tout organe lésé, pouvait être remplacé dans de très courts délais. De fait, les quelque 106 pathologies, connues précédemment, étaient traitées rapidement par des moyens thérapeutiques très élaborés, ce qui rendait les guerres encore plus absurdes qu'elles n'étaient, puisque la survie était assurée en toutes circonstances.

Les docte-droïdes décidaient des rapports avec l'Homme, arbitraient les situations de conflits, anticipaient sur les menaces potentielles : chute de météorites, invasions d'extraterrestres et même suprématie des humanoïdes ...

Ils échangeaient entre eux des notions inintelligibles pour l'Homme. Se sachant « supérieurs », ils n'avaient que peu de rapports avec les humains, ils restaient cependant

bienveillants à leur égard, les considérant comme des « petits frères » qu'ils devaient aider.

Sur le plan cognitif, ils comparaient les humains à des postes radio équipés en 'grandes ondes', alors qu'eux avaient atteints le stade de la FM.

Grâce à l'intelligence artificielle, ils permirent aux humains d'être confrontés à leur « double » vieilli qui leur prodiguait conseils et avertissements quant à leur « futur soi ». Partant d'une photo actuelle, ils procédaient au vieillissement de votre image et, à partir d'un questionnaire précisant vos souhaits et desiderata, donnaient des arguments à votre double âgé (version retraité).

Ils étaient sur le point de démontrer l'existence d'un anti-univers, parallèle au nôtre, où l'on « remonterait » le temps jusqu'à aboutir à un nouveau big-bang.

Il fut décidé qu'une assemblée de droïdes se consacrerait à la mise au point d'une molécule censée éradiquer toutes formes de virus et lutter contre les perturbateurs endocriniens, auxquels on attribuait les doux noms de parabènes, phtalates, bisphénol, triclosan, ignifuges bromés... qui provoquent troubles de l'immunité, infertilité, cancers...et autres réjouissances.

Inopinément, survint un assemblage indigent de molécules. Ce cocktail délétère provoqua la naissance d'un nouveau virus. Hautement contagieux, il se propagea avec une célérité incontrôlable.

« Droïdes, vous avez dépassé la dose prescrite »

Les ravages furent considérables, visant uniquement, comme l'hémophilie et l'alopecie, le genre masculin. De ce fait, ce virus fut baptisé STERONE 19, faisant référence à un illustre prédécesseur.

Parallèlement, des études très élaborées avaient été menées sur la parthénogenèse, vous savez, cette faculté qu'ont certains êtres ou plantes de se reproduire sans fécondation, tels le requin zèbre, le varan de Komodo, l'écrevisse marbrée, l'abeille du Cap... De même, le choix du sexe de l'embryon était devenu, par manipulation génétique, d'une facilité déconcertante.

Des scénarios très évolués furent établis sur les conséquences de l'existence d'un monde exclusivement féminin. Il s'avéra qu'aucun inconvénient majeur ne fut retenu. Le choix fut unanime.

Les hommes, désespérés, disparurent très progressivement mais in-exo-ra-ble-ment de la Terre.

Conscients de leur échec, les humanoïdes décidèrent de leur inutilité et mirent en œuvre leur propre destruction.

Quel bouleversement !

Les femmes firent preuve d'une attitude résiliente sans pareil. Elles eurent un comportement beaucoup plus respectueux de la nature. Les mots 'chasse' et 'pêche' disparurent de leur vocabulaire. Du fait de l'autosuffisance, la course à la productivité n'avait plus lieu d'être.

Cependant, ELLES leur fallut un temps d'adaptation non négligeable, tant les habitudes perdurent.

Peu à peu, toutes les « choses » rentrèrent dans l'ordre. La nature retrouva ses droits, elle s'épanouit, plus riche et plus somptueuse que précédemment.

Une charte comportementale fut instaurée. Des préceptes rigoureux mais non contraignants furent mis en place pour assurer à la gent féminine une vie harmonieuse, sans hommes, ce qui était nouveau.

— Tu n'auras qu'une seule fille.

— Tu respecteras la faune et la flore

— Tu ne rechercheras pas la productivité à tout prix....

Durant des millénaires, jusqu'à l'extinction prévue du soleil, ELLES vécurent heureuses et eurent beaucoup d'ENFANTES.

« Bravo, Mesdames, les prescriptions ont été respectées. »

Mots de tête

Daniel Doron

*Conversation entre Charles MENSA, éminent linguiste sémanticien
et l'étudiante en lettres Béoussie PROFANE*

BÉOUSSIE : « Dites-moi, érudit linguiste, quelle impérieuse nécessité a poussé les grammairiens à « genrer » les objets ?

— En effet, de nombreuses langues à travers le monde attribuent arbitrairement un genre grammatical aux objets, ce qui signifie que chaque objet est considéré comme masculin, féminin ou parfois neutre, ce qui est parfaitement inepte :

- En français : Le français est une langue qui attribue, par similitude au monde vivant, un genre (masculin ou féminin) à tous les objets : «une table», «un stylo».
- En espagnol : L'espagnol distingue généralement entre les genres masculin et féminin pour les objets. Par exemple, «una mesa» (une table) est féminin, tandis que «un bolígrafo» (un stylo) est masculin.
- En allemand : En allemand, les objets ont également un genre grammatical (masculin, féminin ou neutre). Par exemple, «der Tisch» (la table) est masculin, «die Lampe» (la lampe) est féminin, et «das Buch» (le livre) est neutre.
- En italien : Comme en français et en espagnol, l'italien attribue un genre (masculin ou féminin) aux objets. Par exemple, «un tavolo» (une table) est masculin, tandis que «una penna» (un stylo) est féminin. »

BÉOUSSIE : «Savant lexicographe, chaque qualificatif masculin trouve-t-il son équivalent féminin ?

- En français, il existe plus de 2000 qualificatifs, que j'ai patiemment recensés, pour décrire le comportement humain.

Beaucoup sont épïcènes, homographes et homophones : une femme riche / un homme riche, une femme calme / un homme calme...

Pour beaucoup d'entre eux, le choix fut aberrant : OVULE (essentiellement féminin chez la femme et les plantes) est un mot masculin, étamine, organe mâle, est un mot féminin.

Auto-radio, mot composé à partir d'une automobile et d'une radio, est masculin !

D'autres aberrations comme la foi (mot féminin sans 'E' qui caractérise, sauf exceptions, les mots féminins), une fois (singulier avec un 'S'), un foie (masculin avec 'E'). »

BÉOSSIE : « Eminent étymologiste, les genres se limitent-ils à la distinction masculin/féminin ?

— Détrompe-toi, Béossie, cette variable culturelle se décline en une pléthore d'identités :

cisgenre, agenre, transgenre, bigenre, bigenre fluide, demi-genre, ... pléthore de genres en fait. »

BÉOSSIE : « Les grammairiens n'ont-ils pas fait preuve, parfois, de manque d'imagination ?

— Bien sûr, Béossie, notamment en matière d'homographie et d'homophonie, ces mots qui s'écrivent ou se prononcent pareillement : verre, vert, ver, vers, vair ou bien fils (fille) et fils (couture). Certes, la combinaison des différentes syllabes n'est pas infinie, mais ils n'ont pas fait preuve d'inventivité. »

BÉOSSIE : « Dites-moi, respectable syntacticien, quels sont les caractères essentiels des hommes et des femmes ?

— Les comportements répertoriés comme masculins :

Dominance (seulement avec les faibles), contrôle émotionnel (ne pleure pas, tu es un homme), playboy (je suis irrésistible), pouvoir sur les femmes (mais 'passantes' cf Georges Brassens), obtention d'un statut (c'est moi le chef), savoir prendre des risques ('ils osent tout, c'est à cela qu'on les reconnaît' disait Michel Audiard), autonomie (dis, tu peux m'aider), violence (sauf s'il est plus fort que moi), gagner (j'ai horreur de perdre), importance du travail (qui passe avant tout).

Les « normes » féminines :

Relationnelle (communique facilement, répond aux interviews télé), douce et gentille (c'est naturel et héréditaire), minceur (lundi je démarre un nouveau régime), penser aux autres en premier (je peux vous aider ?), apparence jeune (suivre la mode, à tout prix), sexy (mais pas trop), pudique (regardez-moi dans les yeux, j'ai dit dans les yeux), domaine domestique (pour qui les tâches ménagères ?), soins aux enfants (attachants), relation romantique (ah, l'amour éternel), la fidélité sexuelle (un seul à la fois). »

BÉOSSIE : « Mais, docte grammairien, pourquoi certains adjectifs comportementaux féminins ne trouvent-ils pas leur équivalent ? »

— En effet, nombre d'entre eux n'ont pas d'équivalent masculin ou plutôt si, mais inopinés, fortuits et de toute évidence, chaque jour, malheureusement vérifiés : »

POUR UNE FEMME	POUR UN HOMME
fidèle	adultère, volage
attentionnée	égoïste
douce	brutal
tendre	violent
sensible	indifférent
discrète	bruyant
soignée	négligent
bavarde	taiseux

Ou selon une analyse plus avancée :

POUR UNE FEMME	POUR UN HOMME
préparant le repas	les pieds sous la table
faisant la vaisselle	sur le canapé devant la télé
passant l'aspirateur	sur son vélo d'appartement
préparant une lessive	sur sa console

Le propos est quelque peu sectaire, intolérant et caricatural, mais tout bien considéré...

— Vous savez certainement qu'un fer à repasser, un aspirateur, un balai, un four, un lave-linge sont des mots masculins, donc normalement destinés aux Hommes. Alors les Femmes pourront se consacrer à la télé, la console, la voiture, et la carte bleue... »

Bisou de lune

Juliette Angèle

Ohé ! Ohé ! Réveillez vous, Monsieur Soleil...
Qui es-tu ?
Je suis ta voisine Dame Lune.
Il est trop tôt, les Terriens ne sont pas
encore réveillés.
Laisse-moi encore dormir.
En attendant qu'ils se réveillent,
on pourrait jouer à cache-cache derrière les nuages.

Je suis trop loin, pour t'attraper.
Puisque... Tu m'as réveillé,
je déploie mes rayons, et j'envoie une éclatante lumière, et...

Il se mit à briller comme une boule de feu.
La Lune se couvrit les yeux et s'endormit.

Le Soleil avait tant à faire sur Terre.
Il prit ses lunettes, lut son planning :
— Réveiller avec douceur, en caressant
avec mes doux rayons du matin, les Terriens.
Quand ils me voient, j'illumine leur journée.

Il fallait qu'il se dépêche car cette Terre
tourne et tout le monde veut se doré au soleil.

Je suis une boule de bonheur.
J'entends le rire des enfants, je vois les filles
en petites robes fleuries, et les mamies sur les bancs
prendre un plein de vitamines.

La Terre tourne encore, je descends voir de plus près,
car un petit garçon a perdu son cerf-volant,
il pleure. Je lui chatouille l'oreille
avec un petit rayon tout chaud, il se gratte,
voit son ombre, essaye de l'attraper
et rit aux éclats. Que du bonheur !!!

J'avais encore tant à faire. Le plus dur, c'était de passer aux Caraïbes.
Ces Terriens sont exigeants, ils veulent du soleil toute la journée,
et me voilà sur les plages avec leur sable chaud.
Et me voilà à les dorer, comme des crêpes.
Le principal : ils sont heureux.

Les nuages étaient de vrais jaloux. Ils se mettaient
en colère et faisaient un bruit de tonnerre.
Il tombait des trombes d'eau sur les Terriens qui devenaient
tristes et m'en voulaient de ne plus être là.
Et moi, je reste caché derrière ces affreux nuages.

Ouf ! Heureusement, le printemps arrivait... les fleurs me souriaient, les papillons se
posaient sur elles.

Au crépuscule, me voilà bien fatigué, j'ai perdu toute mon énergie.
Ohé ! Ah te voilà, Dame Lune ! Tu as de la chance, tu ne brilles que la nuit. C'est le mo-
ment où les Terriens dorment, c'est moins épuisant.
Mon travail est aussi difficile que le tien (dit Dame Lune) en colère.
J'illumine leur nuit, je leur fais des ombres en croissant, en quartier, et leur préférée...
la pleine Lune, la seule fois où ils me regardent. Je suis si belle.
Je poursuis les voleurs avec mes ombres à leur faire peur.
Les étoiles m'accompagnent parfois et offrent avec moi un rideau lumineux.
Alors arrête de te moquer. Tu verras. Un jour, je te ferai de l'ombre, tu rentreras tes
rayons.

Ne t'en fais pas. Je le sais, les Terriens abusent de mon éclat, ils ne me regardent plus
que sur leur téléphone portable. Bientôt, ils n'auront que toi pour la nuit.

Alors viens, mon amie. Accroche-toi à mon rayon et donne-moi un bisou... de Lune.

Le cerf

Lisa Cautela (12 ans)

Rosa Bonheur se promène dans l'exposition. Elle regarde les tableaux. Elle se dirige vers la partie tableaux animaliers où figurent trois de ses oeuvres. Elle en regarde une, précisément. La dernière, qu'elle a peinte. Elle s'appelle «Le Cerf». Rosa a croisé l'animal dans une forêt et a décidé de le peindre. Il était beau, majestueux, son regard perçant.

Un homme s'approcha du tableau en question. Rosa recula légèrement. Il observa longuement le tableau. Il paraît troublé, se dit la femme peintre. L'homme se retourna brusquement et s'en alla.

Quand l'exposition se termina, Rosa récupéra ses tableaux puis travailla sur un nouveau sujet avant d'aller se coucher.

Le lendemain matin, de retour dans son atelier et après de vaines recherches, elle vit que Le Cerf avait bel et bien disparu; elle se rendit alors au commissariat le plus proche afin de signaler l'événement.

Rosa attendait au commissariat de police quand un homme, ayant reconnu l'artiste, entra :

— C'est à vous, Madame Bonheur.

L'homme la conduisit dans une petite pièce où était installé un policier devant son bureau. L'homme repartit en refermant la porte derrière lui.

— Je vous écoute, dit le policier.

— Hier, quand je suis rentrée chez moi, j'ai déposé dans mon atelier les tableaux que j'avais repris de l'exposition, puis je suis allée me coucher. Or ce matin, comme chaque jour, je me suis rendue dans mon atelier pour continuer un nouveau tableau. Je commençais à ranger les oeuvres déposées la veille quand je me suis aperçue qu'il en manquait une. Je n'avais plus le tableau que j'avais accroché sur le mur.

— Et quel est ce tableau, Madame ?

— C'est «Le Cerf». Je l'ai peint il n'y a pas très longtemps d'ailleurs. Il se trouvait à une exposition ces derniers jours.

Le policier prenait des notes tout en hochant la tête.

— Ça me fait penser que, à l'exposition, un homme avait regardé mon tableau. Il semblait un peu troublé. Je crois...

— Intéressant. Et comment était l'homme, Madame ?

— Il avait une carrure imposante, les cheveux bruns mal coiffés et était imberbe. Il portait une redingote foncée assortie à un pantalon droit et un gilet court sur une chemise à haut col.

— C'est tout ce que vous savez ?

— Oui.

— Très bien, je vous appellerai quand j'aurai une piste.

Rosa Bonheur sortit du bureau de police en soupirant : elle touchait à la fin de sa carrière et ne voulait pas s'embêter avec ce genre d'histoires. Elle avait alors soixante et onze ans.

Quelques jours plus tard, alors que l'affaire du tableau volé n'avait pas avancé, Rosa se rendit au commissariat, sur la demande du policier. En arrivant au bureau, on la mena à côté d'une salle carrée et grise, avec une table et deux chaises en son centre. Elle voyait à l'intérieur grâce à une grande vitre. Le policier et l'homme qu'elle avait vu à l'exposition étaient installés. La voix du policier retentit dans les hauts parleurs :

— Madame Rosa Bonheur, peintre animalière, avait participé à une exposition. Elle m'a raconté que quand vous vous étiez attardé devant le tableau dit «Le Cerf», vous auriez été troublé. Est-ce vrai ?

L'homme réfléchit avant de parler :

— Oui c'est vrai. Je fus troublé quand je vis ce tableau car le cerf peint m'avait fait fortement penser à un cerf semblable que j'observais au cours de mes promenades dans la forêt. Mais il n'y a pas longtemps, ce cerf, que je considérais comme un ami, fut tué lors d'une partie de chasse. J'étais dévasté. Je tenais beaucoup à ce cerf.

— Hum, je vois. Est-ce tout ce que vous avez à nous dire ?

— Je l'ai enterré dignement dans la forêt. Le chasseur était parti, j'en ai profité pour récupérer l'animal, mais je ne sais pas si l'homme est revenu sur les lieux après que je l'ai récupéré.

— Pouvez-vous me décrire le cerf ?

— Il avait un pelage roux et chatoyant, de longues oreilles, des pattes fines, une musculature imposante. Il était bien découplé.

Le policier regarda Rosa :

— La description convient-elle au cerf que vous avez peint dans la forêt ?

— Oui, cela y ressemble beaucoup.

Le policier prit note et se retourna vers son interlocuteur :

— Pour finir, j'aimerais votre nom s'il vous plaît.

— Je m'appelle Paul Ruthra.

— Très bien. Je vous reconvoquerai si nécessaire. En attendant, vous pouvez disposer.

L'homme s'en alla.

Le policier se leva et se dirigea vers Rosa.

— Qu'avez-vous pu apprendre ? lui demanda cette dernière.

— Je ne peux être sûr de rien. Ses dires sont crédibles mais on ne peut pas lui faire confiance sans les vérifier.

Le policier fit une pause, sûrement pour réfléchir. Il reprit :

— Je vous tiendrai au courant. Au revoir, Madame Bonheur.

Quelques semaines plus tard, la police avait déjà interrogé deux autres suspects : le voisin de Rosa et un chasseur, mais on avait prouvé qu'ils ne s'étaient pas rendus à l'exposition. Ils n'avaient donc pas pu voler le tableau.

Quelques jours après l'interrogatoire des deux suspects, Rosa Bonheur fut rappelée au commissariat de police. On tenait un nouveau suspect : un autre chasseur.

L'interrogatoire se passa dans les mêmes conditions que les trois précédents : salle grise et carrée, une table et deux chaises. Un homme était assis en face du policier : une carrure imposante, une tête carrée et des yeux perçants, sûrement habitués à repérer des animaux dans la forêt.

Le début de l'interrogatoire fut douloureux. L'homme ne répondait pas exactement aux questions posées. Il restait dans le vague. Mais le policier, sûr de lui, était convaincu que l'autre allait finir par lâcher le morceau, et c'est ce qui arriva :

— Oui, c'est moi, dit l'homme en soupirant. Quand j'ai tué ce cerf, je suis retourné chez moi pour prendre le couteau qui servirait à couper la tête de l'animal, qui serait accrochée avec mes autres trophées. Mais quand je suis revenu, le cerf n'était plus là. Une si belle prise ! Et quand j'ai vu que la peintre Rosa Bonheur avait peint un cerf qui lui ressemblait à s'y méprendre, j'ai décidé de le voler pour l'utiliser comme un trophée.

— Tout s'explique, lança le policier. On vous accompagnera tout à l'heure pour récupérer le tableau. Ah oui ! Mince, j'oubliais. Votre nom, s'il vous plaît.

— Jean Alucard.

— Très bien. Merci et au revoir.

Le lendemain, Rosa Bonheur parlait avec Paul Ruthra. Elle tenait «Le Cerf» dans les mains.

— J'aimerais vous donner ce tableau en hommage à votre précieux cerf. Ne refusez pas, c'est un cadeau.

Paul écarquilla les yeux :

— Je vous remercie du fond du cœur Madame Bonheur, dit-il en prenant le tableau. En plus, outre le talent de peindre extrêmement bien, vous avez un cœur en or.

— Merci à vous également. Appelez-moi Rosa, s'il vous plaît.

— Et moi Paul.

Dans les semaines qui suivirent, Rosa et Paul se rendirent ensemble à une nouvelle exposition et admirèrent les oeuvres de Mary Cassat et Berthe Morisot.

Le Cerf - Rosa Bonheur (1878)

© Dublin, National Gallery of Ireland, licensed un-der CC BY 4.0



Textes issus du concours organisé par l'A.G.F. Saint-Maurice
et l'association Les Amis de Georges Guyon.
Réservé aux Mauritiennes et Mauritiens de tout âge.
Impression : Ville de Saint-Maurice, novembre 2024.

